

Filho da mãe ? Ou le multiple et la filiation¹

*Comment penser la filiation dans un pays comme le Brésil qui a été fondé sur le sceau du multiple ?
Si le modèle du patriarcat nous laisse sur des impasses, la lecture psychanalytique du matriarcat moderne
peut-elle nous ouvrir d'autres voies ?*

Introduction

C'est vrai que ce soir nous innovons. Plutôt qu'une conférence nous vous proposons un dialogue.

Je crois que l'on peut dire que l'idée du dialogue vient tout d'abord d'une amitié dans le travail et ensuite de l'envie de partager ce travail dans ce lieu, cette maison, placée sous ce signifiant - Amérique latine - qui nous réunit.

Mais l'idée du dialogue se justifie aussi du fait que nous ne sommes pas issues, nous ne sommes pas nous-mêmes, les enfants de la même colonisation. Si on suit le fil de ce que nous disait Charles Melman dans la conférence d'ouverture de ce cycle, nous pouvons dire que nous ne sommes pas toutes les deux les enfants du même réel, pas toutes les deux les produits du même réel pour reprendre ses termes exactes. Il est vrai qu'en posant la question ainsi : « de quel réel sommes-nous le produit ? ». Charles Melman opère un déplacement qui n'est pas négligeable, car en laïcisant la question, il ouvre la possibilité d'examiner la diversité des heurts avec le réel, réel qui reste à préciser, qui peut varier et qui n'est pas toujours habité par un père, comme nous allons voir.

Donc première hypothèse qui organise ce dialogue : les différentes colonisations ne mettent pas en place le même type de rapport à la filiation. S'il nous semble acquis que le réel mis en jeu par la colonisation portugaise n'est pas le même que celui instauré par la colonisation espagnole, plus précisément andine, encore faut-il l'explicitier et en tirer les conséquences.

Pour ce faire, je vais brièvement prendre mon chemin après qu'Iris a parcouru le sien, mais comme l'argument l'indique c'est tout de même autour d'une deuxième hypothèse que ce dialogue va pouvoir s'articuler à savoir que la différence vient me semble-t-il, de notre rapport au Un.

¹ Conférence prononcée le 10 mars 2010 dans un dialogue avec **Iris Sanchez** dans le cadre du cycle : **De qui sommes-nous les enfants ?** organisé par le Cartel franco-brésilien de psychanalyse à la Maison de l'Amérique latine.

Le chemin que je vais prendre ici ce soir n'est ni un chemin historique ni un chemin sociologique, vous connaissez suffisamment le Brésil maintenant.

Je vais plutôt partir de ceux qui pensent cette question de la filiation dans les pays colonisés, de ceux qui la pensent au Brésil en particulier et de ceux qui la pensent dans notre modernité.

Je vous propose donc de faire un parcours rapide à travers les pensées d'Edouard Glissant, d'Oswald de Andrade et de Charles Melman que je pourrais ramasser autour de trois signifiants majeures : créolisation, anthropophagie et matriarcat.

Pour quoi passer par là pour penser la filiation dans les pays colonisés, pour la penser au Brésil?

Parce que chacun de ces auteurs à sa façon, formule l'hypothèse d'un autre rapport au phallus que celui mis en place par un patriarcat monothéiste et force est de constater qu'à chaque fois que l'on veut penser le Brésil et la filiation de surcroît, avec ce modèle patriarcat là, nous tombons invariablement sur ce qui fait défaut. Nous savons tous que constater ce qui fait défaut, ce qui ne marche pas, peut satisfaire éventuellement une dénonciation hystérique mais ne suffit pas à décrire la structure à laquelle nous avons à faire.

Il faudra reprendre ici la question du Un et du multiple. Nous sommes polythéistes, syncrétiques, métis, qu'avons-nous à faire du père ? Qu'avons-nous à faire du Un ? Comment nous donner les moyens de penser plus justement ce qui est notre rapport à la filiation, à la nomination, à l'identification, sexuelle y compris, au corps, à la pulsion ? On n'arrête pas de répéter comme pour nous donner du courage : l'enjeu est majeur pour la psychanalyse elle-même car le monde change de pôle, le réel bouge, notre pratique avec.

Si nouvelle économie psychique il y a, c'est bien celle qui inaugure un nouveau rapport au Un avec son cortège de conséquences. Seulement dans les Amériques ce nouveau rapport au Un a été mis en place dans des conditions historiques et économiques données et nous pouvons penser que d'emblée RSI s'est écrit autrement. Ce n'est pas le cas en Europe où c'est le discours de la science et de l'économie libérale qui vient détricoter ce que le Nom du Père avait noué.

Pourquoi introduire d'emblée ces questions massives et non résolues de l'écriture du nœud lui-même ?

Parce que c'est du côté de l'Imaginaire que nous sommes aptes à régler la question de la filiation chez nous. Est-ce par caprice ? Ou cela a partie liée avec le mode de transmission possible dans la structure ?

Pourquoi malgré ce père portugais qu'à priori ne s'est pas débiné pour reconnaître ses enfants il nous faut passer par une filiation imaginaire ? Pourquoi ce père là ne « prend pas » dans sa fonction attendue, pourquoi il n'est pas un père du nom ? Pourquoi cela n'a pas suffi pour établir un patriarcat classique et « tranquille » ? Nous avons eu ici en février l'excellente conférence de Maria Belo sur les motivations du colon portugais à quitter son pays. Mais encore une fois, fuir *l'amère-version* suffit-il à expliquer l'arrangement singulier qui a été mis en place dans la colonie?

Un appel incessant au religieux vient témoigner de l'espoir que nous gardons d'acquérir enfin la filiation qui convient toujours sous le même modèle : nouvelle nomination en langue étrangère de préférence, nouvelle famille spirituelle, nouveaux ancêtres, avec à la clef la possibilité de voir son corps possédé par la divinité elle-même. Que ce soit du côté des religions afro-brésiliennes avec la transe, du côté du pentecôtisme à la brésilienne avec le parler en langues et l'exorcisme pour tous, ou plus récent et surprenant encore, du côté de l'adhésion des brésiliens à l'islam, avec en prime un emploi à la sortie de la mosquée, le schéma se répète.

Quel type de nomination préside à cette filiation toujours en construction comme notre identité même? Une Nomination imaginaire, celle qui selon Lacan inhibe le maniement de tout ce qui est démonstratif ? Pourquoi il faut que ça passe par le rond de l'Imaginaire chez nous ? Si Iris parle de déliaison entre Réel et Symbolique, moi j'insisterai d'avantage sur sa conséquence immédiate qui est la tentative de nouer le Réel par l'Imaginaire. Mais avons-nous le choix ? Il faut croire que l'imaginaire dans sa plasticité est plus apte à faire avec ce réel multiple qui nous constitue. Je pourrais ajouter encore la question de la prévalence des prénoms qui ne met en jeu ni histoire ni généalogie contrairement au patronyme. Nous sommes tous brésiliens et c'est ça qui compte dans le schéma d'intégration qui est le nôtre. Dit autrement, « brésilien » est somme toute le seul patronyme qui vaille. Et pourquoi pas ?

Voilà un aperçu des questions et les impasses. Revenons maintenant aux signifiants qui pourront nous amener vers une sortie résolutive de cette impasse du patriarcat chez nous: digenèse, anthropophagie, matriarcat.

Que nous dit Glissant sur la filiation ? « La filiation est liée à l'idée de genèse et l'idée de genèse est liée à une représentation mythique du monde ». Selon lui, il y a aujourd'hui dans le monde deux sortes de cultures : il y a des cultures qui ont créé, suscité, imaginé et réalisé l'idée d'une genèse et d'autres où il n'y a pas de genèse. Et qu'est-ce qu'il y a à la place de la genèse ? Il y a ce qu'il appelle une digenèse, je cite « c'est-à-dire une genèse à plusieurs entrées, une genèse qui n'est pas la création d'un monde par un Dieu, une genèse qui est un phénomène historique. Il y va très fort : « votre nostalgie de l'Un votre nostalgie de la filiation et votre nostalgie du père ne s'applique pas à nos cultures ». « Parce qu'il n'y a pas de genèse. Nous pouvons adopter les genèses des autres. Mais en adoptant la genèse des

autres nous n'en créons pas une nous-même parce que nos sociétés sont des sociétés à digenèse historique ».

Quand je lui pose la question du père dans le métissage comme je le fais aujourd'hui, la réponse fuse : « Le problème qui se pose dans le métissage c'est que le père non seulement est absent, mais inutile. Le métissage ne pose qu'une seule question, c'est la question de la mère ».

Je n'ai pas la prétention de rentrer aujourd'hui dans l'architecture complexe de la pensée de Glissant, mais ce qu'il me paraît important de retenir est que sa pensée sur la filiation dans les pays colonisés l'amène à écarter l'idée d'une genèse et d'une légitimité pour s'ouvrir vers un matriarcat qui débouche sur une utopie : la créolisation du monde où la question du Un ne peut appeler qu'à un dépassement.

Que se passe du côté d'Oswald de Andrade et de l'anthropophagie ? Comme j'essaie de faire entendre depuis déjà quelques années, l'anthropophagie d'Oswald de Andrade ne se réduit pas à un manifeste d'affirmation de la littérature nationale comme pensent certains.

En 1950, Oswald de Andrade reprend l'idée de l'Anthropophagie mais cette fois-ci pour l'ériger en *Weltanschauung* et écrit *La Crise de la Philosophie Messianique* où il annonce – ce sont ces mots – la faillite du régime paternel. Pour lui aussi, le monde se divise en deux hémisphères culturels : Matriarcat et Patriarcat. Il nous averti qu'il y a une radicale opposition des concepts qui débouche sur une radicale opposition de conduites.

De quoi s'agit-il ? Le Patriarcat selon lui recouvre le monde de l'homme civilisé, de culture messianique, basé sur un tripode : le fils de droit paternel, la propriété privée du sol et un Etat de classes. A cela il oppose le Matriarcat, le monde de l'homme primitif, de culture anthropophage avec un autre tripode : le fils de droit maternel, la propriété collective du sol et un Etat sans classes ou l'absence d'Etat.

Dans une démarche qui prend en compte la dialectique, Oswald nous donne la « formulation essentielle de l'homme comme problématique et comme réalité » qu'il développe comme il se doit, en trois temps :

« une thèse : l'homme naturel,
une antithèse : l'homme civilisé,
et une synthèse : l'homme naturel technicisé »

Après avoir constaté l'échec de l'identification par incorporation et affirmé que « la vie est dévoration, Oswald nous annonce le retour du Matriarcat mais pas n'importe lequel. Il réintègre la vie primitive dans la civilisation et propose la société matriarcale de l'âge des

machines. Le matriarcat c'est donc un retour, mais marqué par un progrès : il s'agit maintenant de l'homme primitif technicisé, de la barbarie technicisée, où toute la place est faite au progrès de la société industrielle avec les avancées de la technique. Le progrès et la technique vont permettre quoi ? Le retour de l'oisiveté et sa démocratisation. Et c'est avec ce signifiant là qu'Oswald de Andrade va tisser le fil de son utopie sociale fruit donc de la faillite du père, du retour du matriarcat avec sa culture anthropophage et du progrès de la technique.

Écoutons quelques extraits de l'Utopie *oswaldiana* qui peut nous laisser rêveurs sur l'actualité de ses propos :

« L'homme accepte le travail pour conquérir l'oisiveté. Et aujourd'hui lorsque par le biais de la technique et du progrès social et politique, l'homme quitte sa condition d'esclave (les machines travaillent toutes seules), il pénètre à nouveau le seuil de l'âge de l'oisiveté. C'est un autre matriarcat qui s'annonce ».

« Dans le monde hyper technicisé qui s'annonce, lorsque les dernières barrières du Patriarcat seront tombées, l'homme pourra gaver sa paresse innée, mère de la fantaisie, de l'invention et de l'amour. Après le Faber, le Viator et le Sapiens va prévaloir alors l'homme ludens. Dans l'attente sereine de la dévoration de la planète par l'impératif de sa destinée cosmique ».

« La masse démocratique qui monte cherche à réaliser ici bas l'oisiveté promise par les religions dans le royaume du ciel et nous assistons à une démocratisation de l'oisiveté et de la culture ». « Toute l'humanité marche vers l'oisiveté. Le Brésil a été seulement l'horizon utopique de l'oisiveté. Mais il l'a été de façon splendide ».

Dans des entretiens encore plus tardifs qui datent d'un peu avant sa mort en 54, Oswald ne lâche rien, prône une philosophie de la dévoration et lance : *« Nous les brésiliens nous offrons la clef que le monde cherche aveuglement : l'Anthropophagie ».*

La philosophie de la dévoration implique une conception matriarcale d'un monde sans Dieu où la dévoration porte en soi l'immanence du danger. Il n'y a pas contrairement à une conception patriarcale et messianique, une transcendance du danger et une possible intervention divine et définitive. L'anthropophage se voit de ce fait livré à la peur ancestrale face à la vie qui est dévoration pure.

Cela nous permet maintenant de mieux définir l'anthropophage selon Oswald :

Il est celui qui n'incorpore rien, encore moins de point fixe, qui vit dans un monde régit par la « philosophie de la dévoration », fils du progrès technique qui lui ouvre la porte de

l'oisiveté et de la construction d'un homme ludens, c'est-à-dire le parfait citoyen du matriarcat technicisé.

Faire se côtoyer ses deux pensées et leurs architectures fortes doit nous forcer à être moins sourds. Chacun à sa façon, a dû « sortir » sa construction théorique de la sphère du patriarcat pour penser la société dont il est issu. Ils ont dû forger d'autres concepts, d'autres catégories de pensée pour rendre compte de la structure. Glissant propose la digenèse, la créolisation et la philosophie de la relation avec leurs corollaires où l'hypothèse d'un matriarcat se trouve incluse. Oswald propose l'anthropophagie, la philosophie de la dévoration, le matriarcat technicisé, l'homme ludens dans une lecture plus que probante de notre modernité, l'empire de la jouissance inclus.

Ces chemins ouverts par ces auteurs aux accents provocateurs suffiraient-ils à nous éclairer sur ce qui pourrait être, du point de vue de la psychanalyse, un autre rapport au phallus que celui proposé par le patriarcat ? En tout cas ici point d'utopie à l'horizon, mais lecture à mettre à l'épreuve. Ce qui est en jeu: notre rapport au phallus, sa transmission et ses conséquences quant à la filiation et à l'identification.

C'est au regard de l'étude de l'œuvre de Glissant et de Oswald que l'hypothèse de Charles Melman sur le matriarcat moderne m'intéresse et me semble proposer des pistes résolutive pour nous sortir de l'impasse où nous sommes, depuis déjà quelques années, à propos de ces questions.

Pourquoi ?

Ce n'est pas seulement du fait que Melman nous propose la structure du matriarcat comme étant celle de l'appareil propre à assurer la transmission phallique par une opération de donation imaginaire, hypothèse qu'à elle seule suffirait à expliquer notre appétence pour ce mode de filiation imaginaire car il n'y aurait pas d'autre à se mettre sous la dent. Cela a aussi le mérite de nettoyer le champ des possibles : pas de castration non plus pour régler la question de l'identification sexuelle, il faut revoir la copie et ouvrir autrement la boîte de pandore du sex end gender.

Mon intérêt ne tient pas non plus au fait que cette proposition du matriarcat pourrait correspondre à une phénoménologie de la composition de la famille dans nos sociétés modernes.

Ce n'est pas seulement non plus parce que Melman semble paraphraser Oswald quand il définit le matriarcat comme étant ce domaine, ce monde qui nous offre le confort, l'espoir de cette positivité c'est-à-dire, un régime où le signifiant ne renvoie à rien d'autre qu'à un

objet idéal qui se trouve substantifié offert à la prise, à la capture, à la possession et donc à la consommation ou à la dévoration, dirait l'anthropophage.

Ce qui m'intéresse c'est ce que Melman met à la base de ce régime à savoir, je cite : « la structure matriarcale s'organise autour d'un maître réel ».

Voilà ce qui me paraît apte à nous aider à penser.

La figure du maître réel est celle qui peut rendre compte de la question de savoir en quoi le matriarcat a des affinités avec le multiple. Ce qui est précieux pour comprendre pourquoi l'hypothèse du matriarcat semble incluse par principe dans l'anthropophagie comme dans la créolisation.

Ce dont nous parle cette figure du maître réel c'est d'un type de maîtrise qui ne suppose pas la mise en place du S1. Le maître réel ne s'autorise pas du signifiant maître et du même coup ne se supporte pas spécialement de ce qu'il en serait d'une maîtrise du signifiant. De ce fait, ce type de maître, nous dit Melman, n'a aucune raison d'être unique, le panthéon peut parfaitement être peuplé d'un certain nombre de dieux.

Puisque son pouvoir n'est pas bridé par le S1, parce que ce maître là n'est pas du registre du semblant, ce qui émane de lui n'est pas du signifiant maître, ce sont des ordres.

Qu'est-ce que cela donne dans le social ? Je cite Melman dans son séminaire de 93/94, leçon du 9 décembre 93 : « l'organisation matriarcale est précisément le type d'organisation où le lien social n'est aucunement assuré par la castration et où c'est un maître réel qui dispose là du pouvoir, de ses caprices, de ses faveurs. C'est-à-dire aussi bien de la possibilité d'exercer des effets de privation et de frustration et puis d'avoir aussi des effets de donation imaginaire, mais donation tout de même ».

Ce maître réel qui n'est pas du semblant, Melman nous dit qu'il est le trait unaire comme tel dans le réel mais en tant qu'il ne viendrait aucunement se repérer de ce qui serait la castration. « C'est du même coup un maître dont l'ambiguïté sexuelle dont la capacité de mêler les deux sexes est parfaite. Il n'a aucune raison de se refuser à être aussi bien mâle que femelle »

Voilà, si l'on peut dire, celui qui habite le réel dont nous sommes issus. Est-ce par hasard ? Pourquoi au lieu d'un père avons-nous hérité avec la colonisation d'un maître réel ? Pourquoi à l'instar du personnage d'Osias dans le film que nous avons vu ensemble en novembre il ne devient pas père, malgré le fait qu'il reconnaît ces enfants métis, noirs, « galegos » ? Pour qu'il puisse venir exercer sa fonction comme père et comme père nommant, il aurait fallu qu'il puisse se revendiquer d'un ancêtre mais dans nos pays colonisés, comme nous disait Melman, « Il n'y a pas d'au moins Un qu'il pourrait reconnaître comme père ancestral. Il n'y en a pas ».

C'est ce maître réel qu'on ne peut pas confondre avec le père qui organise notre lien social avec sa violence. Il ne faut pas confondre son royaume avec un quelconque patriarcat. C'est lui avec son ambiguïté sexuelle qui fait qu'une *Madame Satã*² ne trouve d'autre issue pour se présenter sur la scène du monde que d'être grimé en femme, c'est cette figure là qui préside notre goût pour le travestisme et la bisexualité au-delà de toute perversion accomplie mais sûrement comme paradigme du type de transmission du phallus mise en place.

On peut se poser la question de savoir pourquoi Charles Melman propose ce type de maître là comme celui qui organise la structure du matriarcat. Quelles sont ses affinités avec une mère ? C'est là la question intéressante, n'est-ce pas ? Pour aller vite, je dirai qu'ils occupent le même espace Autre, ils ont cette même possibilité liée à leur non soumission au S1 de venir incarner « l'instance Une dans un Autre non barrée, liée à la transformation de l'un moins un en l'une pour tous dès lors qu'elle ne symbolise pas le manque mais la capacité d'une distribution généralisée ».

Il est clair que ce dont il s'agit c'est d'une distribution de jouissances et cela me paraît également très important non seulement pour donner avec Melman raison à Oswald, mais parce que cela touche à quelque chose de fondamentale chez nous qui est la question de savoir ce que nous faisons du point fixe ou comment nous faisons pour garder une relation stable au monde.

Ici il faut revenir à une hypothèse liée à la question de l'identification chez nous.

Le type de transmission imaginaire, son arbitraire, sa vocation à être sans cesse renouvelée, remise sur le chantier, épouse les aléas mêmes de notre mode d'identification au signifiant. Si nous anthropophages nous n'incorporons pas de trait unaire avec ce que cela suppose y compris dans notre propre rapport au corps, si l'opération qui préside à notre identité toujours mouvante c'est la dévoration du signifiant, si nous faisons à chaque fois collusion avec le signifiant qui passe, pour le rendre la saison d'après, au point de devenir multiples et mobiles, c'est peut-être comme me suggérait un très cher ami, qu'à force de dévorer du trait nous crachons de la jouissance.

Il n'a pas complètement tort, car nous pouvons penser que notre relation au monde peut être stable au prix de changer de point fixe, au prix que le sujet prenne appui à chaque fois sur la jouissance et pas sur le signifiant.

Voilà une amorce des questions pour ouvrir ce dialogue avec Iris en mettant sur la table

² Nom de scène d'un travesti brésilien qui a fait beaucoup de succès à Rio dans les années 30-40.

l'hypothèse du matriarcat que j'ai essayé de prendre ici au sérieux parce qu'elle implique ce passage du Un au multiple, de l'incorporation à la dévoration, de la castration à la donation qui sont, me semble-t-il, des thèmes de travail à poursuivre.

Je voulais conclure avec quelques mots de Glissant qui ne sont pas pour moi un programme mais un pousse-à-penser la structure : « *Au delà du souffert, la communauté que groupe le métissage ne peut nier l'Autre, ni l'histoire, ni la nation, ni la poétique de l'Un. Elle ne peut que les dépasser* ».